

Quand je gardais les vaches avec Gustave !...

Autor(en): **Jèvié**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **90 (1963)**

Heft 2 [i.e. 2-3]

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-233171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quand je gardais les vaches avec Gustave !...

par Jèvié



Une précision tout d'abord : chez nous, on n'en avait pas, de vaches. Mais mon oncle Alexandre en avait, lui. Ce n'est pas lui qui s'en occupait : il était maréchal ferrant ; c'étaient ses garçons. Moi, je les connaissais bien, et ils habitaient tout près de chez nous, mais ils étaient plus âgés que moi, sauf Gustave, qui n'avait guère que cinq ans de plus. Si bien que j'avais fini par me trouver chez le même régent que lui, à l'école supérieure que je commençais au moment où lui la finissait.

Gustave gardait les vaches, quand elles étaient aux « repais ». Vous savez ce que je veux dire ? Ce que je dis, plutôt. Allez me traduire ça en français ! bernique !

Bref, Gustave gardait les vaches de l'oncle Alexandre, il les menait le matin sur le Poyet, un pré gros comme ça, en dessus de notre maison. Maintenant, sur ce Poyet, on a bâti un chalet de vacances fort bien situé, une maison d'habitation double, et une école. Les enfants de mon village iront puiser les nourritures de l'esprit là même où les vaches de l'oncle Alexandre puisaient les nourritures terrestres et fabriquaient de si bon lait.

Gustave était très habile de ses mains, c'est de sorte : ils sont tous comme ça dans la tribu de ma mère : des artisans nés, qui vous transforment n'importe quoi en n'importe quoi d'autre. Il avait construit — tressé plutôt — une jolie cabane en bordure de la forêt, à coup de longues baguettes de coudrier. C'était une merveille. On pouvait s'y réfugier : c'est là que j'ai fumé le premier (et avant-dernier) cigare de ma vie. En trois fois. Mais la troisième fois, le mégot qui restait avait

si bien pris le goût du rogomme, que j'en ai bien laissé la moitié. Je n'ai récidivé qu'à l'âge de dix-sept ans révolus, dans la cour du Collège de Fribourg. Cela m'a valu une telle mercuriale du préfet de l'internat — de vénérée mémoire, comme on l'a écrit dernièrement (oh ! pas moi) que je n'ai jamais récidivé de ma vie !

Mais j'en étais aux vaches de l'oncle Alexandre (dont je ne garde que de bons souvenirs) : Tacon, Ruban, Réveil, Pindzon, et que sais-je encore. Comme le pré était clôturé, nous avions du temps libre, et nous faisons rôtir des pommes ou des pommes de terre. C'était « délicieux » ! N'empêche que si on nous en avait présenté pour dîner — à la maison, s'entend — nous aurions protesté devant un menu aussi inqualifiable. Mais quand on popote soi-même, c'est toujours délicieux.

Quand le jour s'inclinait, on rentrait. Gustave avait son fouet qu'il savait faire claquer selon toutes les règles de l'art. Les vaches s'enmodaient lentement, lourdement, pour rentrer à l'étable se faire traire. Le long du trajet, Gustave sifflait. Il sifflait comme on entend rarement

siffler, en roulant sa langue dans sa bouche, ce qui imitait un peu l'ocarina. C'était merveilleux. Mon papa admirait beaucoup la manière de siffler de Gustave. Moi aussi, mais je n'ai jamais été fort pour siffler. Et pourtant, j'en ai dû siffler des choses, dans ma vie ! J'ai tout d'abord dû siffler la belle blouse bleue que je convoitais tant : c'était trop cher. Puis le bredzon qui était le rêve de mes nuits : trop cher ! Maman en faisait, mais c'était pour des gens qui pouvaient se payer un complet d'armailli à 40 fr. Pour nous, c'était trop cher ! On s'habillait à meilleur compte, que voulez-vous !

Et comme à douze ans je suis parti aux études, j'ai eu, en guise de bredzon, mon uniforme de collègue ! Je l'aurais bien échangé contre le bredzon de mes rêves, mais il n'en pouvait être question, vous comprenez.

Après tout, pourquoi n'aurait-on pas pu avoir, au collège, une section d'étudiants gruériens portant comme uniforme le bredzon ? Cela aurait certainement eu du cachet et du succès. Peut-être avait-on

peur que nous ayons trop de succès ? Je n'en sais rien. Ce n'est que maintenant que je me pose la question.

Quand je gardais les vaches avec Gustave, je ne me posais pas tant de questions : je jouais avec tout ce qui me tombait sous la main, je dévorais les pommes de terre à moitié crues « cuites » (!) sous la cendre, et si je n'avais pas entendu au fond de moi-même un appel irrésistible, jamais je n'aurais quitté ma petite maison en bois pour revêtir l'uniforme de collégien, oh non ! J'aurais continué à garder les vaches avec Gustave quelques automnes encore et puis j'aurais appris un métier tout simple chez nous. Mais Celui qui a appelé le prophète Amos de derrière ses vaches m'avait appelé déjà avant que je garde celles de l'oncle Alexandre avec Gustave. Alors, ma foi, j'ai répondu, j'en suis heureux. Mais je suis sûr que le bon Dieu ne m'en veut pas de repenser avec attendrissement au temps où je gardais Réveil, Pindzon, Tacon, avec Gustave. C'était quand même un beau temps !

Si vous allez...

... à Chavannes-le-Chêne, vous irez sans doute voir la modeste chapelle, classée aujourd'hui comme monument historique, dont le clocher roman est formé par la prolongation du mur de façade plus haut que le toit et dont la partie supérieure est percée de deux trous pour permettre aux cloches de sonner à tous vents, l'une d'elles est du XVe siècle et l'autre de 1684. Sur le territoire de cette commune, et à quelque distance du village, se dresse une tour solitaire, dernier vestige du château des sires de Saint-Martin-du-Chêne, famille importante au moyen âge. On y fait actuellement des fouilles archéologiques, qui ont permis des constatations du plus haut intérêt. Quand cette demeure fut devenue inhabitable, les seigneurs d'alors transférèrent leur résidence au village, dans une maison devenue auberge. On y voit encore une plaque de cheminée aux armes des Hennezel et des Gingins, de 1644, autrefois à l'étage, actuellement au rez-de-chaussée, dont il existe une réplique au château de La Sarraz. Il existe encore un motif héraldique aux armes des Muller et des Hennezel.

Ad. Decollogny.